

# L'oubli n'est pas une mort naturelle

Armelle Chitrit

Volume 13, Number 2, Spring 2001

Les morts de l'esprit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1074465ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1074465ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chitrit, A. (2001). L'oubli n'est pas une mort naturelle. *Frontières*, 13(2), 88–90.  
<https://doi.org/10.7202/1074465ar>

# L'OUBLI N'EST PAS UNE MORT NATURELLE



Franceline Neuviàert

---

Armelle Chitrit,  
auteure et spécialiste de poésie

Bien que sourd, l'oubli parle ; et bien qu'aveugle, il est témoin.  
De ce nuage abstrait, trou de mémoire, ne faut-il pas reprendre le contour,  
entendre se forger les lettres une à une, ou simplement voir l'enclume,  
en cette place occupée par une surdité féconde en gestes de vie, par une jouissance aussi qui,  
dans nos têtes en l'air ne tiendrait que la place d'une simple coquetterie,  
si l'ombre ne venait   se jeter sur lui...

*L'oubli ressemble parfois  
à une grosse goutte d'eau*

*Son O est comme un puits  
sans étoile*

*Son U comme un cadenas  
Quant à l'appel du OU  
rien ne résonne*

*Bouche bée  
la voûte de l'oubli  
ne laisse rien passer  
aucun cri*

*L'oubli est comme un pli  
silencieux et poli*

*Blé durci  
sans lumière  
concassé dans la miche  
du pain blanc des journées*

*Dans ce pli de mollesse  
se loge la souillure  
Intacte  
Saignerons-nous  
pour les années futures ?*

*J'ouvre ma bouche,  
saisis la corde  
que le U a laissé descendre  
remonte  
en sens inverse  
Et le seau plein  
pour le puits  
au fond duquel  
l'étoile  
et puis l'éveil :*

*d'un ou / u / i  
se déplie  
et dans l'entrebâillement  
débouche la soif  
de la bouche bée,  
invite d'autres lèvres  
à lécher le l  
et jusqu'au i épicié  
de la petite flamme  
qui se rappelle  
petite flamme  
femme  
veilleuse dans la nuit.*

*Elle a tellement bien fait  
qu'alentours du O  
s'est formé le soleil  
particulier  
des nuits.*

*que sur son cul le U  
des belles amplitudes  
à présent vogue...  
dans le vague sourire  
d'une barque  
ou d'un fauteuil  
avec une L  
comme voile  
pour simplement rêver  
de s'envoler*

*Et puis toujours  
le i  
s'étire  
sans sommeil  
avec son point fini  
dans le ciel Braille<sup>1</sup>*

L'oubli voudrait bien être du côté de la jouissance sans jamais avoir à connaître de tragédie. Tout matériel qu'il soit ici, dans ce poème comme ailleurs : il n'a pas la parole, n'a pas le choix. Aucune image et encore moins de scénario. Ainsi m'est apparue l'importance de le mettre en scène et par là même de se rappeler à quel point *cette chose* organise le réel, l'imaginaire et se traduit sur le plan symbolique par un éclatement, tantôt comme jouissance, tantôt comme absence de sens. Il arrive que rien n'y survive sinon la tragédie qui inlassable se répète comme mort de l'esprit. L'oubli n'est si vorace que parce qu'il est OUBLI, trop difficile à situer dans le temps. Hermétique et totalitaire, il relève d'une sorte de tyrannie sans visage, douce parce qu'anonyme par la force des choses, la force de l'oubli...

À l'opposé, j'aime croire que la mémoire organise le partage, donne au témoin le

choix de trier et l'héritage, prononce des noms, devient alors la possibilité d'une existence moins redevable, dont l'identité se forme sans se fermer. À moins que la mémoire n'encombre, n'emprisonne ou n'empêche encore plus d'avancer, encombrée d'armoiries et de catégories. Et si tout ne tenait qu'au dosage d'une préparation, d'une composition à chaque être inédite.

Entre condensation et dispersion du temps vécu, on espère que quelque chose respire, sinon quelqu'un, un mot du moins, qui réponde à l'appel. Quelque chose d'indissoluble qui n'a pourtant pas fait l'économie de cette mort de l'esprit.

Puisse l'oubli, de part et d'autre des commissures, ouvrir enfin la bouche pour absorber des mots, des mets et des baisers jusqu'au nouveau passage vers la vie.

L'oubli est une horreur qui parfois nous mine dans des maladies sans nom, gardant la santé pour ailleurs, sans que jamais

nous ne traversions ce désert comme les Nomades encore le font, car nous voulons croire que cette distance est infinie. On meurt éventuellement de chagrin mais pas d'oubli... L'oubli nous fait alors déménager et dans ce nomadisme où nous trouvons la paix, pousse la fleur de la mémoire qui sème des chemins pour les enfants d'ailleurs, peut-être même aussi les enfants d'ici.

Réfugiés, rapatriés, émigrants, vivent un arrachement indicible à leur passé. Entre *l'autre place* qu'ils prennent et l'incontournable *place de l'autre* qui les préoccupe, s'ouvre le chemin qu'ils inventent dans l'impossibilité de se conformer à une amnésie inhibante ni même à la poursuite d'une fiction fragile parce que palpitante. Survivent alors les stigmates d'une vie antérieure, souvent méconnaissable et presque toujours indélébile.

La maladie se charge de nous dire qu'il faut payer pour des articles que nous n'avons jamais choisis. L'horreur de cette distance, c'est qu'elle n'est pas mesurable, pas même à partir de la mort. La bonne distance est celle que nous pouvons parcourir sans reproche et sans danger. Celle que nous pouvons poser délibérément. Cette distance qui nous permet d'exister naïf certainement de cette rencontre entre la mémoire et l'oubli, quand les mots sèment au-delà des semences plus naturelles.

Je l'ai donc voulue très matérielle dans le poème, cette distance, tout comme l'oubli me le paraît, lorsqu'il se livre dans notre quotidien en pièces détachées : les lettres sont comme celle d'un *scrabble* auquel on joue sans penser aux mots qu'on connaît, mais autrement aux points qu'on peut gagner...

Pour gagner contre l'oubli, il faudrait que les mots soient plus libres de nous parcourir, plus libres de nous chatouiller, sans qu'on soit toujours en train de les UTILISER. Est-il vraiment besoin qu'on les assiège, est-il besoin qu'ils nous rapportent des points ? Ne peuvent-ils pas plutôt respirer, jouer, grandir eux aussi humainement. De la surprise dans le jeu pour la joie de chercher puis de trouver dans le jeu d'un cache-cache.

Tandis que la mémoire colle pour des morts ou pour des impotents : moi, je voudrais qu'elle compte pour des vivants !...

L'oubli n'est pas du jeu. L'oubli est terriblement grossier avec son air de ne pas y toucher, de faire toujours le mieux possible pour qu'on soit le moins *emmerdé* par les choses du passé. Petite musique de nuit que celle des signifiants qui se posent comme des monstres ou des anges dans le jeu des enfants. En partager la fraîcheur, tout comme celle du pain et des mots avant qu'ils ne sèchent.

Manger le pain d'hier, comme l'a si souvent fait ma mère, pour se rappeler qu'oublier ce pain serait un vrai gaspillage de possibles, poussière disséminée sans bouche. Bien à l'inverse, le nom de sa ville natale dont elle a logé la salive dans mon corps, ruisselle...

*TLEMCEN*

*le mot ne fait plus de doute.*

*Franchit l'intérieur de ma peau.*

*Cœur inconnu, lointain, immense,  
inaccessible...*

*Prière du Nom.*

*TLEMCEN*

*Tu roules maintenant*

*au chevet des naissances  
dans le flou des années.*

*Ignorante cruauté.*

*TLEMCEN*

*Que ton nom soit pur comme un rêve  
et ne reçoive que l'eau du ciel.*

Mesurer a posteriori à quel point tout demeure intact : les blessures comme les joies, délicatement enfouies sous l'écorce et jusque dans la terre de notre corps. Laisser pleurer son être au matin de la prière, ou encore attendre un chagrin intense pour que cette terre, cette mer immense qui nous sépare de l'oubli puisse encore s'ouvrir, se retourner, laisser passer des peuples sans les blesser davantage.

Et sans aucune pierre, le nom s'érige comme prière, enlevant aux carences leur anonymat, ajoutant aux croyances, celle qui prend sens dans la présence et la récurrence verbale des signifiants repères.

Car, si l'oubli nous parle encore dans son langage de Sourds : nos gestes répètent ce qu'ils ignorent avoir su depuis toujours et les mots viennent comme des pépites d'or dans leur gangue sans mémoire.



Franceline Neuviaert

Qui creusera pour suivre les chemins jusqu'à l'unité de vivre, qui creusera pour exister ? L'être du mot qui se condense et se disperse dans une traduction, en recrée le monde dans une équivalence presque sans perte :

*L'équivalence fait bien des détours.*

*Par un jeu de partitions à la fois rigoureuses et toujours incomplètes,  
le poème résiste à sa dissolution.*

*Sa danse n'est plus un secret pour les Sourds.*

*Sa musique interprète le monde alentours.*

*Et du bout des doigts,*

*voici que sa voix repousse la blancheur d'un tulle cartoné.*

*À la rencontre d'une langue inconnue,*

*mon espoir de poète et de théoricienne*

*est de vérifier la multiplicité des chemins possibles*

*dans la formation du sens<sup>2</sup>.*

Le sommeil de l'oubli est nécessaire au jaillissement du monde qui autrement succomberait à la blessure. L'oubli, dans la prière ou dans l'appel des mots, nous enjoint de ne point dépendre des gouffres ni même de la distance qui nous séparent des choix encore possibles. De cette distance prise et respectée, survient le possible choix : le seul que l'on veuille servir, car toute autre lutte serait sans merci. Ce souffle, personne ne le respire à notre place. Le retenir : c'est étouffer parfois ; le disperser : c'est peut-être bien jouer... en catimini. Et dans chaque éclat, qui pourra différencier l'oubli. Car aucun d'eux ne se ressemble systématiquement...

Si l'on oublie ses gants un jour de froid cuisant, par exemple, c'est peut-être simplement par une envie trop simple qu'on ne peut dénoncer... de caresser la vie.

## Notes

1 « L'oubli », dans *Poème pour lettres du corps en chant Braille*.

2 « L'oubli » est tiré d'un recueil à paraître *Sabliers*. Dans un spectacle présenté à l'espace Tangente en mai 2001, sous le titre *Poème pour lettres du corps en chant Braille*, il clôture la chorégraphie de mes poèmes en langue des signes, avec décor en Braille et musique conceptuelle. Enregistrement disponible au *Labo de Lettres*, Montréal (514) 277-3166.